

LES CORBEAUX

Tout le jour, on avait vaillamment combattu.....

L'infanterie avait donné, baïonnette basse, sous les volées de mitraille; la cavalerie avait furieusement chargé, bride aux dents, dans des masses noires qu'elle avait fondu.

La canonnade avait cessé; la bataille était finie. Dans les lointains empourprés par le couchant, les régiments s'enfonçaient, tristes, mutilés, vaincus. Couronnant les crêtes de la ligne de collines barrant l'horizon, ce qui restait de cavalerie attendait, face à l'ennemi, que le mouvement de retraite se fût prononcé, que les troupes de l'infanterie et de l'artillerie fussent à l'abri des obus prussiens.

Dans la plaine labourée par la mitraille et inondée de sang, un grand calme régnait maintenant, une troublante par intervalles les gémissements des blessés et les hennissements plaintifs des chevaux évanouis.

Immobilisés, silencieux, nos cavaliers fixaient obstinément le versant opposé, au sommet duquel apparaissaient les casques à pointe; les Allemands, s'acharnant à la poursuite des vaincus, franchissaient cette limite et osaient descendre dans le vallon, on chargerait, on chargerait encore, on chargerait toujours, tant qu'il en resterait un!

La boucherie, la boucherie horrible et sublime recommencerait!

* * * Au fond de la vallée, un blessé venait de reprendre ses sens, pénétré par la fraîcheur du soir, et, après s'être péniblement soulevé et appuyé sur le coude, il inspectait les environs de ses yeux atones, grands ouverts par la surprise d'être encore de ce monde. Devant lui, car il était tombé en faisant face, il aperçut confusivement les masses ennemies garnissant les hauteurs, et un éclair de rage et de désespoir alluma ses grands yeux noirs.

Avec des efforts inouïs, il tenta de se déplacer; sa main fouilla le sol, fiévreuse, avide, et y ramassa une loque informe, maculée, lacérée.....

Puis son regard se porta de côté opposé, interrogateur. Un rayon d'espérance lui inonda le cœur quand il aperçut, démesurément gardés par le couchant en feu, de fiers escadrons déployés en bataille; dans les rayons obliques du soleil déclinant, hommes et chevaux prenaient de fantastiques proportions, et les brises du soir, en se jouant dans les crinières, semblaient pousser en avant la phalange des géants.

Comme s'il présentait être la jouet d'une illusion, le blessé — un capitaine d'infanterie — se laissa lourdement tomber à terre et colla son oreille contre le sol. Il crut entendre une lointaine chevauchée qui approchait, approchait.

— Ils viennent, murmura-t-il, vive la France!

Et, ayant replacé sous son corps la précieuse loque, il s'étendit de nouveau sur le sol et s'évanouit.

* * * Quand il revint à lui, la nuit avait envahi la plaine. Les escadrons resplendissants et superbes avaient disparu, et l'officier se demanda s'il n'avait pas fait un beau rêve. A travers le vallon sombre on dormaient les morts et souffraient les blessés, des lumières couraient comme des feux follets dans une nécropole.

— Tonnerre! que j'ai soif! gronda une voix rauque, dans la nuit, quelques pas l'officier — Qui vive? questionna le blessé.

— France! se cuirassiers.

— France! répéta l'officier, comme un enfant à son réveil dit: maman!

— Et vous, demanda la voix.

— 56e de ligne.

— Vive la ligne.

— Vivent les cuirassiers!

— Les cuirassiers sont morts!

fit l'homme d'une voix sombre, morts au champ d'honneur! il n'en reste plus! Vous êtes blessé? reprit-il après un silence pénible.

— Une balle dans la poitrine, me comptez-vous?

Moi, j'ai une jambe qui est séparée de moi, le bras droit cassé..... Une fièvre de ca..... Ah! mais..... la soif m'étrangle!

Quelques instant après ce

tendait le cuirassier, en proie au délire, commandant: "Escadrons! chargez!" — "Pauvre garçon!" murmura-t-il, oubliant ses propres souffrances.

* * * Il fut tiré de son engourdissement par un bruit de voix allumées. Ses yeux, en s'entreouvrant, furent éblouis par la lumière d'une lanterne qu'il dirigeait sur lui. L'homme qui portait le fallot avait l'uniforme prussien; sa manche était ornée du bressard des ambulanciers.

Si affaibli qu'il fût l'officier comprit; les Allemands ramassaient les blessés. Il eut un sursaut qui le désigna à l'attention du soldat ennemi.

"En voilà un qui n'est pas mort, fit-il dans sa langue; il paraît même assez peu endommagé."

Un officier s'approcha: "Un capitaine! fit-il, et déco-re; qu'on l'emporte!"

Le blessé eut, de la main, un geste de refus:

— Merci, fit-il, c'est inutile; je n'en ai pas pour une heure!

— Ah! il paraît que vous entendez l'allemand, vous? moi, je vous dis que vous en réchapperez. N'est-ce pas, docteur?

Un médecin qui accompagnait les brancardiers examina sommairement la blessure et eut un hochement de tête indécis.

— Vous voyez bien, reprit aussitôt le blessé; je vous dis que je veux rester là, vous entendez! Je suis tué..... Je ne veux pas être emmené en captivité..... Je veux mourir là où je suis tombé!

De ses mains crispées, l'officier semblait vouloir s'accrocher au sol qu'il avait si vaillamment défendu.

— Ces français! fit l'officier ennemi en haussant les épaules, il faut qu'ils posent jusqu'à la dernière minute. Enlevez! commanda-t-il en détournant la tête.

— Ah! bandits! râla le blessé.

Il chercha son sabre pour se défendre, se souleva à demi, et retomba comme une masse sur le sol, les membres raidis par l'agonie.....

Les ambulanciers le soulevèrent pour le transporter, et celui qui tenait la lanterne poussa un cri de triomphe. Sous le cadavre du capitaine il venait de ramasser un lambeau de drapeau prussien arraché pendant la lutte.

— Ah! ah! s'exclama l'officier prussien, je comprends son entêtement, maintenant; il voulait s'endormir sur son trophée. Quel luxe le capitaine!

— Laissez donc dormir les morts! gronda une voix râlante à quelques pas; déposez les cadavres, corbeaux! mais ne les insultez pas!

Voilà comment, en 1870, un drapeau prussien fut repris sur les Français!

UN PENITENT

Il y a bien des années, un religieux célèbre donnait une mission aux galériens de Toulon.

Parmi ces misérables, que les gardiens — l'arme au poing — lui amenaient chaque jour, il y en avait un dont l'aspect remuait étrangement le missionnaire. Ce n'est pas que cet homme semblât plus abattu, plus désespéré que ses compagnons, au contraire, on sentait qu'il était heureux.

Les cruelles privations, les durs travaux du bagne avaient laissé leurs traces sur son visage flétri, mais la physionomie reflétait une paix céleste; la tête, ignominieusement rasée, avait une expression de noblesse singulière.

Cet homme qui portait la livrée d'infamie, qui traînait ses fers, semblait vivre et respirer dans une atmosphère supérieure.

Ce n'est pas son émotion que le prêtre le vit s'approcher et s'agenouiller devant lui.

La confession terminée, il le retint et lui demanda:

— Depuis combien de temps êtes-vous ici?

— Trois ans.

— En avez-vous encore pour plusieurs années?

— Pour toute ma vie.

— Voulez-vous me dire quel crime vous a conduit aux galères.

— J'ai été condamné pour incendie.

Et vous avez accepté généreusement l'expiation, deman-

Mon Père, répondit paisiblement le forças, j'ai été condamné injustement: je suis innocent.

Pauvre infortuné! murmura le prêtre, profondément ému.

Ne me plaignez pas, dit doucement le galérien, non, ne me plaignez pas, écoutez-moi plutôt. J'ai eu une jeunesse fort licencieuse. Un jour, par la miséricorde de Dieu, je me convertis. Mais, même après avoir regu l'absolution, je restai triste. Mes péchés étaient toujours devant moi. J'aurais voulu expier tant d'outrages faits à Dieu. La vie religieuse la plus austère, la plus dure, me paraissait trop douce. J'avais beau songer, je ne voyais aucune pénitence qui put me satisfaire.

Alors, je résolus d'en laisser le choix à Dieu et je me mis à le prier, lui disant sans cesse: Seigneur je vous demande une pénitence, il m'en faut une, et je la veux de votre main. Quelques temps après, un incendie éclata dans mon voisinage. Accusé d'avoir mis le feu, je fus arrêté. On fit mon procès. La preuve de circonstance était écrasante: Je fus trouvé coupable, condamné au bagne à perpétuité. J'étais jeune encore j'avais été un favorisé de la fortune, un heureux selon le monde. Eh bien! mon Père, en entendant la terrible sentence, je n'éprouvai qu'un sentiment: celui d'une soulagement immense, d'un joyeux délire, d'un bien-être. Il me fallut un effort bien grand pour ne pas laisser éclater mes transports.

Conduit au cachot, je me jetai sur ma paille et pleurai bien longtemps avec un bonheur inconcevable. J'avais ma pénitence. Qui m'eût vu pleurer ainsi n'aurait cru désespéré et c'était une volupté céleste qui faisait couler ces larmes intarissables.

Depuis, je n'ai pas eu un instant de tristesse; je souffre, je travaille, j'obéis pour l'amour de Dieu, jamais je n'oublie sa divine présence et les jours passent comme des minutes.

Le forçat se retira, traînant sa chaîne sur les dalles.

Attendi jusqu'au plus profond de l'âme, le missionnaire le suivit du regard se disant: Voilà peut-être, l'homme le plus digne d'envie qu'il y ait sur la terre. Heureux, mille fois heureux ceux qui ne craignent pas d'être généreux avec Dieu!

Laura Conan.

VIVE LE FRANÇAIS

Les fanatiques qui abusent de leur autorité pour abolir l'usage officiel du français dans les régions de l'Ouest, sont en réalité les amis les plus utiles de notre langue.

Le sang qui coule dans nos veines n'est pas fait pour la servitude, on peut se le tenir pour dit.

Notre race possède assez de vigueur et de vivacité pour survivre à toutes les persécutions.

Après la session de la Nouvelle France au roi d'Angleterre, nos pères furent en butte à la tyrannie. Un pouvoir despotique voulut les empêcher de parler leur belle langue et de professer librement leur religion.

Ils avaient pour eux la foi des traités: C'est en vain qu'ils firent appel aux sentiments de la justice et du droit. Comme nos frères de Manitoba, ils durent courber la tête et se soumettre, en protestant, aux mesures imposées par la force brutale.

Mais leurs épreuves ne durèrent qu'un temps.

Se raidissant avec noblesse et fierté contre leurs oppresseurs, ils s'attachèrent plus fortement que jamais au patrimoine sacré qu'on voulait leur enlever. Ils le défendirent vaillamment et légèrèrent à leurs fils le soin d'imiter leur conduite héroïque.

Si le militarisme britannique s'était montré moins arrogant et moins injuste envers nos pères, il est possible que notre belle langue serait moins florissante et que nous cultiverions avec moins d'ardeur nos plus légitimes ambitions.

Les ennemies de notre race sont bien aveugles s'ils croient nous faire disparaître en usant de violence.

Si le gouvernement soi-disant

nuire à l'expansion française par sa politique droconienne, il se trompe grandement. Plus il cherchera à extirper notre race du sol des prairies, plus elle y enfoncera ses racines généreuses.

L'histoire se répète. C'est ce que M. Greenway apprendra, s'il vit assez longtemps.

L'un de ses congénères fit un jour disparaître, du moins en apparence, jusqu'aux moindres vestiges de notre élément des plages enchantées de la vieille Acadie. Cet acte de spoliation fut loin d'avoir les suites que son auteur en attendait. La partie d'Évangéline compte aujourd'hui plus de français que tout le Canada en possédait lors de la session de ce vaste territoire à la couronne britannique. Les Acadiens ont leurs églises, leurs journaux. Ils figurent dans la députation dans la magistrature, au sénat. Leur influence grandit à vue d'œil.

Lorsque George Brown se faisait un piedestal politique dans le Haut Canada en vouant notre race à la destruction, tout en lui prodiguant l'injure et les avanies les plus grossières, il préparait sans le vouloir les futurs triomphes de l'élément français. Sa haine déchainée contre les nôtres n'a fait qu'augmenter leur force de résistance et provoquer, en quelque sorte, leur développement numérique.

Aujourd'hui au delà de cent mille canadiens parlent la langue de Cartier et de Montcalm dans cette province d'Ontario, où notre extermination fut si souvent proclamée sur maints tréteaux et dans maintes gazettes.

Plus les Greenway nous persécuteront, plus les McCarthy chercheront à nous anéantir, plus les intolérants de toute nuance, plus les fanatiques de tout acabit, se laisseront aller à leurs mauvais instincts, plus nous nous attacherons le précieux héritage qu'ils nous ont laissé. A chaque cri de mort lancé contre notre belle langue mille et mille voix répondront: VIVE LE FRANÇAIS! — Le Pionnier.

ENCORE QUELQUES MOTS SUR LE TREFFLE.

L'expérience que l'on a fait l'automne dernier à la ferme expérimentale de l'état de New Jersey démontre qu'un arpent de trèfle rouge, en bonne condition contient a maturité, les tiges et les racines comprises, 212 livres d'azote valant \$33.00 sans compter 6,997 liv. s. de matière organique dont la conversion en humus n'est pas à dédaigner.

D'après ces faits, n'avons-nous pas grandement raison d'encourager de toutes nos forces les cultivateurs à semer du trèfle. C'est par ce moyen seul qu'ils parviendront à ramener la fertilité de leurs terres épuisées et avoir du fourrage en quantité pour leurs vaches laitières.

A propos de trèfle, plusieurs agronomes américains recommandent fortement de le semer sur la neige au printemps et disent que cette méthode est le meilleur. Ils donnent pour raison que la neige fondante et les derniers froids du printemps font crevasser le sol et que les grains de trèfle pénétrant dans les milliers de crevasses ainsi produites, se trouvent suffisamment enfoncés dans le sol.

De plus, le trèfle étant semé ainsi très à bonne heure, profite de la saison des pluies de mai et a le temps de "prendre," de couvrir la terre avant les sécheresses. Cette manière de semer le trèfle est fort répandue aux États-Unis; nous ne croyons pas qu'elle le soit beaucoup dans la province. Dans tous les cas, la chose mérite d'être essayée, nous le conseillons donc aux cultivateurs dont les pâturages manquent de trèfle. Qu'ils ensemencent sur la neige une certaine partie de leurs pâturages et qu'ils prennent soigneusement note du résultat; s'il est bon, ils pourront renouveler l'expérience sur une plus grande échelle.

STANDARD FASHION CATALOG now ready for Fall and Winter of 1892. A 100 pages—over 1,000 elegant illustrations—mail free, for only 25 cents. STANDARD F.

Mutual Reserve Fund Life Association of NEW YORK.

THE First and Best Insurance Association; Gives Insurance at Cost; Total Business nearly \$300,000,000. Paid nearly \$8,000,000 in 1891, to deceased members; Conducted on the Best Plan.

AGENTS wanted to canvass the province of Prince Edward Island. The most liberal terms offered. Address

GEO. P. THOMAS

SPECIAL AGENT FOR P. E. Island, Moncton and, Summerside.

June 7th '94—11

JOSEPH GALLANT

—NEGOCIANT EN—

MARCHANDISES SECHES, GROCERIES, BOIS, CHARBON, PRODUITS DE TOUTES SORTES ETC., ETC.

RUSTICOVILLE, I. P. E.

Oct. 12 '94.

AGRICULTURAL IMPLEMENTS PLOWS HARROWS & C

A full line of the above with all necessary repairs constantly on hand

Don't fail to try our Celebrated Farmers JAMES P. CUNNINGHAM, Alberton, P. E. Island.

LIVRES! LIVRES!

Nous avons le plaisir d'annoncer à la population française de cette province que nous vendons des livres de toute description à des prix très réduits pour argent comptant.

Nous avons toujours en mains l'assortiment le plus complet de LIVRES D'ECOLE.

Nous vendons un DICTIONNAIRE FRANÇAIS et ANGLAIS bien relié en toile pour 25 centes.

Si vous ne pouvez venir nous voir vous-même, envoyez-nous vos ordres par la maille et nous vous expédierons promptement ce que vous désirez.

HASZARD ET MOORE Charlottetown I. P. E. Oct 12 1894.

COFFINS AND CASKETS

I beg to notify the public that I have just received a supply of

Coffins and Caskets

which I will sell at reasonable prices. I also beg to remind the public not to forget that I am selling Goods cheaper than ever for cash and therefore don't forget to give me a call when you have cash to spend.

THOS. WILKINSON,

ALBERTON.

A PIANO AND ORGAN BOOK FREE.

Our new Catalogue is a grand portfolio of all the latest and best styles of Organs and Pianos. It illustrates, describes, and gives manufacturers' prices on Organs from \$25.00 up, and Pianos from \$150 up. It shows how to buy at wholesale direct from the manufacturers, and save over 50 per cent. THE CORNISH ORGANS AND PIANOS Guaranteed for 25 yrs., have been played and praised for nearly 30 yrs.; to-day they are the most popular instruments made. Secure our SPECIAL TERMS of Credit, framed to suit the times. Remember this grand book is sent FREE. Write for it at once. CORNISH & CO. (Established nearly 30 yrs.) Washington, N. J.

Advertisement for Ripans Tabules. Includes text: "REGULATE THE STOMACH, LIVER AND BOWELS, AND PURIFY THE BLOOD. A RELIABLE REMEDY FOR Indigestion, Biliousness, Headache, Constipation, Dyspepsia, Chronic Liver Troubles, Dizziness, Bad Complexion, Dysentery, Offensive Breath, and all disorders of the Stomach, Liver and Bowels." Also includes a small illustration of the product box.